

Diversité des parcours familiaux et rapport au temps Time and diverse family histories

Laurence Charton

Numéro 54, automne 2005

Temporalités. Le temps : un enjeu social et politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012860ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/012860ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charton, L. (2005). Diversité des parcours familiaux et rapport au temps. *Lien social et Politiques*, (54), 65–73. <https://doi.org/10.7202/012860ar>

Résumé de l'article

Cet article met en évidence, à partir d'une analyse de seize récits de vie de femmes collectés dans une région française en 2002-2003, que le sens attribué par les individus à leurs parcours familiaux dépend essentiellement de leur rapport au temps. Trois rapports au temps, qui caractérisent une forme d'individuation ou de rapport de l'individu à la société, ont ainsi été observés. Le premier est placé sous le signe de la continuité et de la tradition; l'organisation familiale y relève du groupe, et l'individu n'existe qu'en référence à ce dernier. Le second, qui est partie prenante de l'organisation familiale moderne, est placé sous le signe du projet de maîtrise de l'existence; l'individu cherche à conquérir son autonomie à travers la suite de ses expériences existentielles. Le troisième, enfin, au sein duquel l'individu ne se veut plus seulement autonome mais encore littéralement autoréférentiel, conduit l'acteur social au refus de toutes les contraintes extérieures et, paradoxalement, à nier le temps, si ce n'est dans sa dimension d'immédiateté, définissant ainsi une individualité contemporaine dans tous les sens du terme.

Diversité des parcours familiaux et rapport au temps

Laurence Charton

Des changements importants ont marqué les quatre dernières décennies des sociétés occidentales, au niveau des modes d'organisation de la production, des types de régulation des états sociaux, des conceptions de la famille et des rapports sociaux de sexe (Roussel, 1989; Castel, 1995; Lewis, 1995). Bien que dissemblables, ces changements sont indissolublement liés, entraînés dans une dynamique sociale au sens où l'entend Elias (1973; 1975). Au niveau individuel, ces mutations structurelles et sociales conduisent à faire de nouveaux choix, notamment dans les modes de vie. Ainsi, une «régulation sociale moins centrale, où l'acteur retrouve une place, semble s'instaurer» (Bessin, 1994: 228). Au niveau des comportements familiaux, un mariage ne marque plus automatiquement l'entrée en union, n'est plus obligatoirement associé à une naissance, tandis qu'un divorce n'est plus partout un événement marginal. Les passages d'un

état à un autre s'estompent et aboutissent à un statut incertain. Désormais, la famille n'organise plus la vie des individus en leur proposant un modèle de conduite unique. Elle devient même l'un des principaux lieux où s'exprime une diversité de formes et des discontinuités de rythme. Le fait de ne plus s'inscrire dans une trajectoire familiale déterminée à l'avance nous amène ainsi à nous interroger sur l'opération cognitive de ces trajectoires, et sur le rapport plus général entre l'acteur et son parcours.

Cet article se propose de montrer que le déroulement et l'articulation des événements familiaux (formation d'une union, mariage, naissance[s], séparation voire divorce) répondent à des logiques sociales. Le sens donné à ces parcours familiaux a été étudié sur la base de l'exploitation de seize récits de vie de femmes de 38 à 55 ans. Cette enquête a été réalisée entre novembre 2002 et

février 2003 dans trois départements français (Bas-Rhin, Haut-Rhin, Moselle), et a porté uniquement sur des femmes, car le sens donné au parcours familial s'inscrit pour elles dans une problématique spécifique, caractérisée notamment par la prégnance de l'horloge biologique dans la venue de l'enfant (Charton, 2003). À travers les récits de ces parcours familiaux, ce sont des approches *synchronique* et *diachronique* qui ont été saisies (Bertaux, 1980; Ferrarotti, 1983; Lesourd, 2001). L'approche synchronique se réfère à l'idée que le sujet tisse au quotidien des temporalités multiples et co-présentes. Le sujet opère, comme l'explique Grossin (1996: 149), une «distribution harmonieuse des temps collectifs et des temps personnels», d'où émerge une configuration temporelle qui lui est propre. Si cette représentation d'un sujet aux prises avec diverses temporalités est aujourd'hui bien admise, l'approche diachronique, qui considère les parcours

Les parcours familiaux dans un rapport au temps de la continuité et de la tradition

Le premier rapport au temps se place sous le signe de la continuité et de la tradition. Les événements familiaux se présentent comme instants successifs, monotones, de présents qui passent, d'un temps de la continuité. Comme l'énonce Bachelard (1992: 16), «le temps n'a qu'une réalité, celle de l'instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants». Cette conception du temps ne vaut que par la succession d'événements réguliers et par l'acceptation d'un présent pour ce qu'il est, et non projeté dans un avenir. C'est un «temps de la certitude» (Bessin, 1994: 222) et de la continuité, où l'institution familiale «soutient le temps» (Roussel, 1989: 242).

Dans ce rapport au temps, l'acteur semble «suivre» son destin et la succession des générations. Catherine (44 ans, mariée, mère de sept enfants, au foyer) présente son parcours familial: «c'est quelque chose qui s'est enchaîné *comme ça*, de *manière linéaire et régulière*, avec une certaine *régularité, sans interruption*». C'est un parcours régulier et continu en vue du renouvellement des générations.

En l'absence de préméditation dans l'acte, la recherche d'explication n'est pas dans ce rapport au temps valorisée. Les événements sont vécus comme associés à la condition humaine, avec un certain fatalisme. Cette manière d'appréhender l'existence fait que le sens qui peut être donné aux différents événements, notamment familiaux, n'est pas à chercher dans un avenir projeté mais dans les actes mêmes. Si un

événement a lieu, c'est qu'il devait avoir lieu.

Une absence de nombre idéal d'enfants mais une importance de l'enfant «au pluriel» dans la notion de famille

La question du nombre idéal d'enfants paraît n'avoir que peu de sens pour les personnes qui vivent leurs événements dans l'instant. Catherine affirme par exemple: «j'ai rencontré des mamans qui me disaient “ah moi j'ai toujours rêvé d'avoir quatre enfants”; moi je n'ai jamais rêvé, je ne me suis *jamais imaginée avec des enfants*, aussi bizarre que ça puisse paraître, avant d'être mariée, d'être dans le bain... il était *évident* que j'allais en avoir mais ça restait... *hyper abstrait*». Si Catherine déclare par ailleurs avoir toujours aimé les familles nombreuses, elle dit aussi n'avoir pas prémédité la taille de sa famille et le déroulement de son parcours familial. Aude (44 ans, mariée, mère de cinq enfants, comptable) affirme également ne pas avoir eu une idée précise du nombre d'enfants souhaité; elle dit: «c'était un à la fois... quand *j'en ai un, je sais*». L'enfant semble ne pas avoir été «vécu avant sa naissance», il n'est pas un projet, il est une réalité. Le sens de la famille procède de celui de l'enfant. De telle sorte que le désir d'enfant et le sens donné à l'enfant ne diffèrent pas ou très peu entre enfants d'une même fratrie. L'enfant «au pluriel» permet la formation de la famille, et à travers elle la survie du groupe.

Une absence de planification des naissances

S'il est difficile de penser «nombre», il est tout aussi difficile de concevoir une planification. Aude

temporels comme porteurs de sens, reste par contre marginale. Les parcours et les analyses présentés dans cet article reposent sur ce questionnement croisé entre approches synchronique (description temporelle du parcours) et diachronique (le sens que l'acteur donne à son parcours) des temps dans la formation et l'histoire des familles.

Les logiques sociales qui sous-tendent les parcours familiaux ont ainsi été appréhendées en mettant en évidence trois types d'appartenance temporelle, subjectivement revendiquée. Le premier est placé sous le signe de la continuité et de la tradition, que l'on peut relier au fonctionnement des sociétés traditionnelles. Le deuxième rapport au temps est placé sous le signe du projet de maîtrise de l'existence, que l'on peut associer à une forme de rationalisation des sociétés modernes capitalistes. Dans le troisième rapport au temps, l'individu ne se veut plus seulement autonome mais encore littéralement auto-référentiel, aboutissant au refus de toutes les contraintes (limites) extérieures, jusqu'à en nier (suspendre) le temps, si ce n'est dans sa dimension d'immédiateté. Ce rapport au temps peut être mis en regard de la flexibilité des sociétés contemporaines.

affirme ainsi : « sur l'espace on s'est pas posé trop de questions, et puis c'est vrai, tant qu'on décide pas, on en veut plus, il n'y a pas trop de raisons de... et puis après le quatrième, c'était moins... on s'est calmés un petit peu... quatre en cinq ans... on discutait pas du nombre mais du suivant, à la limite du suivant... moi, j'aurais peut-être été plus pressée que mon mari et puis après on s'est dit, il faut rester raisonnable, il faut assurer, il faut... cinq enfants, les études... c'est plus par raison... on s'est dit, bon, on va s'arrêter là ». En l'absence de planification, les naissances se succèdent régulièrement. La limite — l'arrêt — n'est pas projetée mais « conscientisée » au présent. Elle se présente en tant que « raison » face à un péril possible pour le groupe, à une menace qui pourrait compromettre sa cohérence. Catherine non plus n'a pas planifié l'espace de ses grossesses, comme elle l'affirme : « moi, je me pose pas la question, dès le mois suivant, je suis enceinte, quoi... de toute façon, comment dire... à aucun moment on s'est dit, on s'arrêtera à deux, quoi, c'est jamais, jusqu'au cinquième, il y a jamais eu de... la seule question qu'on se posait c'était, peut-être, combien on allait espacer entre deux... mais on se posait pas la question de... de se dire, on allait arrêter à quatre ou... on ne se demandait pas combien on allait en avoir encore en plus... mais bon, on se disait, c'est d'accord pour un quatrième, c'est d'accord pour un cinquième, c'était normal d'avoir cinq enfants, quoi... il y avait toujours le désir d'enfant [...] de se dire, on va s'arrêter, je trouve que c'est une démarche qui... c'est pas si simple, enfin, je ne sais pas comment... quand je vois les gens avec un ou deux enfants, je me dis tiens

c'est curieux quoi ». Comme Aude, Catherine constitue sa famille enfant après enfant. La décision d'avoir un autre enfant se prend au présent. Tant que « la raison » ne se manifeste pas, c'est-à-dire une certaine mise en perspective de son existence vis-à-vis de son environnement, l'enfant reste un possible espéré. Catherine ne souhaite pas un huitième enfant, dit-elle, « parce que je ne pourrais plus faire face... je suis au bout de ce que je peux donner, je suis au maximum... et là, je crois que j'ai quand même passé l'âge d'avoir des enfants, d'assumer et surtout de durer ». Pour Catherine, la raison apparaît comme une exigence vitale, elle l'associe directement à son existence, à sa durée de vie. Ce n'est qu'à partir du moment où elle flirte avec sa propre limite — sa vie — que Catherine paraît « conscientiser » un non-désir d'enfant, et concevoir de ne plus avoir d'autre enfant.

Finalement, la formation de la famille dans ce type de temporalité rejoint, dans une certaine mesure, le modèle de la famille ancienne. Les naissances non planifiées se succèdent régulièrement après un mariage, et les rôles entre les sexes se répartissent de manière traditionnelle : la femme s'occupe principalement du foyer et des enfants, tandis que l'homme subvient aux besoins financiers de la famille. La place de l'environnement familial et social se révèle par ailleurs importante.

Les parcours familiaux dans un projet de maîtrise de l'existence

Le deuxième rapport au temps s'élabore face à la finitude, et aux expériences individuelles. Il s'ensuit que l'occurrence d'un événement — ou sa non-occurrence — est placée sous le signe du projet de maîtrise de

l'existence, d'une rationalisation du parcours de vie, liée vraisemblablement à la connaissance « du devoir mourir », comme le dit Ricoeur. Dans cette perspective, l'individu cherche à préciser, voire à conquérir, son autonomie à travers ses expériences existentielles, notamment par rapport aux valeurs de son groupe. Le rapport aux événements et à leur planification devient perceptible.

Cette conception de l'existence se retrouve dans les récits de la majorité des femmes que nous avons rencontrées. Progressivement, de manière plus ou moins marquée, les femmes ne conçoivent plus leur existence uniquement au travers de leur rôle d'épouse et de mère, elles commencent à s'investir dans leur trajectoire, qu'elles utilisent plus ou moins consciemment comme support d'individualisation.

Un parcours familial peut apparaître ainsi comme un parcours de « conscientisation ». Il permet d'être face à des choix nouveaux. Astrid (42 ans, divorcée vivant seule avec ses deux enfants, secrétaire), par exemple, associe à son parcours familial une réflexivité et une certaine introspection. Pour elle, la vie est une « aventure » pleine d'imprévus, hasardeuse mais aussi attrayante par ce qu'elle peut révéler « en soi ». Son existence est une recherche et une connaissance de soi. Plus largement, en s'écartant du modèle traditionnel, il devient possible d'évaluer son parcours, de l'investir, de l'anticiper.

L'expérience de l'idée de la « limite » peut ainsi se saisir. Si l'acteur appréhende sa vie dans la perspective de la trajectoire, il façonne dès lors son existence en fonction de cette notion. Cette conscience de la finitude de la vie oriente en effet ses actions et pensées. Au-delà des struc-

tures rigides de l'existence, l'acteur doit gérer par ses expériences, ses calculs, cette limite qui n'est autre que celle de son existence, de son rapport à la mort et aux événements. Comme l'écrit Ricoeur (1988 : 430) : «La mort est la fin, l'interruption des limites comme des pouvoirs.» Refuser la limite annoncée, c'est d'abord s'affirmer comme «gestionnaire» de sa vie, c'est proclamer sa liberté, c'est «se poser soi-même comme être pour soi» (*ibid.* : 436). Mais c'est aussi vouloir anticiper les choses, vouloir s'investir dans un projet autre que celui qui est transmis par ses valeurs familiales.

L'expérience de la limite de la trajectoire

La conscience et le refus de la limite de la trajectoire individuelle influencent la manière dont l'acteur vit le présent. La perception du temps paraît étroitement liée à la façon dont l'acteur gère la conscience qu'il a de son existence, c'est-à-dire du rapport à sa mort. Si la vie paraît d'abord révélée par le sentiment, la mort est d'abord découverte par la connaissance. L'existence se vit au rythme de cette conscience et du degré d'acceptation de cette limite. Avec le témoignage de Michèle (38 ans, mariée

avec un enfant, secrétaire), c'est toute la complexité du rapport au temps et à la mort qui est abordée. Elle raconte : «Les vingt dernières années ont passé très vite, très, très vite [...] j'ai l'impression aussi que plus on vieillit, plus les années passent vite [...] on se fait vraiment manger par le temps [...]. Chaque année, on se dit, c'est pas possible... mais en même temps, quand je regarde dans le miroir ou sur les photos, avec le recul, on se voit vieillir [...], en prenant connaissance de l'image de soi, mais je veux dire psychologiquement ou mentalement, non, j'ai toujours vingt ans, j'ai pas l'impression de vieillir.» Le temps qui passe, et avec lui la limite de l'existence, Michèle les appréhende à travers son image et en particulier la vieillesse. C'est donc du dehors que l'idée de la finitude pénètre en elle, car c'est «une loi empirique et non d'essence» (*ibid.* : 431). L'accélération de l'existence paraît pouvoir être rapprochée d'un sentiment de compte à rebours face à l'inéluctable, de ce que Ricoeur (1988 : 433) appelle «la certitude du devoir-mourir». La mort apparaît comme un événement empirique s'inscrivant sur une trajectoire empiriquement délimitée, notamment par les âges. Au fil des années et des âges, l'espérance de vie, qui se présente aussi comme capital de vie, s'épuise, le temps est compté, de sorte qu'apparaît alors, pour Michèle, le sentiment de se faire «manger par le temps». C'est une perception du temps qui se fait à travers la séquence et rupture des âges.

Il existe une limite de l'existence de la vie humaine, mais il existe aussi pour les femmes une limite biologique pour avoir un enfant¹. L'âge de quarante ans est souvent intégré par de nombreuses personnes comme étant cette limite. Ce n'est donc pas le biologique qui délimite

la fin du temps fertile des femmes mais un âge-repère précis, rationalisé, au-delà duquel une naissance apparaît fréquemment comme tardive, voire médicalement non recommandée. Le témoignage de Marjorie (43 ans, célibataire, vivant seule avec sa fille adoptive, assistante sociale), qui a commencé des démarches pour adopter un enfant en tant que célibataire à l'âge de 36 ans, montre l'importance de l'intériorisation d'un âge à la maternité. Elle déclare en effet : «je pense que j'étais vraiment prête et je pense que l'âge aussi a joué, j'avais pas envie d'attendre encore des années et d'être *plus* âgée, sans que ce soit une histoire biologique, mais par rapport à l'âge concret». Il existe un âge symbolique, considéré vraisemblablement comme «acceptable» pour devenir mère. Par rapport à l'éventualité d'avoir un deuxième enfant, Elena (39 ans, divorcée vivant seule avec son enfant, secrétaire au chômage) déclare également : «je n'envisage pas d'avoir d'autres enfants parce que j'ai un désir maintenant de m'investir dans une vie professionnelle et puis... les 40 ans étant à l'horizon, il y a déjà un calcul qui se fait... je me dis, avoir un enfant à 40 ans, ça veut dire que l'enfant a une vingtaine d'années quand tu en as une soixantaine». À l'enfant, Elena oppose des âges repères et une situation professionnelle. Le calcul auquel procède Elena semble fait également en vue d'une planification de son existence. C'est le temps de l'intentionnalité et de la rationalisation des projets de vie.

Les parcours qui s'inscrivent dans une temporalité de l'expérience se modèlent dans un double rapport : à la finitude et aux expériences individuelles. L'acteur s'émancipe de ses valeurs familiales et prend conscience

de son soi par l'expérience. Il cherche son identité par rapport aux valeurs de son groupe, vis-à-vis desquelles il prend progressivement de la distance. Il contribue ainsi à faire évoluer dans un sens plus égalitaire la relation qui le lie à son partenaire. Il se construit par ses expériences, et aussi dans sa relation à l'autre. Il s'individualise. Les parcours familiaux qui s'inscrivent dans ce type de temporalité semblent, en partie, pouvoir être associés au modèle de la famille moderne. L'acteur prend conscience de sa capacité d'action, de son pouvoir de modeler le déroulement de son existence, tout en conservant une attache relativement forte à son groupe social d'origine. C'est l'individu des sociétés modernes capitalistes qui se projette, investit son existence en rationalisant ses événements.

Les parcours familiaux dans un rapport au temps autoréférentiel

Dans le troisième rapport au temps, l'individu ne se veut plus seulement autonome, il se veut littéralement autoréférentiel. Il se positionne face à une certaine rationalité de l'existence des sociétés capitalistes, en empruntant des «lignes de fuite» (Deleuze et Guattari, 1972).

En planifiant des événements-repères entre sa naissance et sa mort, l'acteur — qui a pris conscience de son existence — cherche en effet à riposter à sa condition de mortel en s'appropriant le sens de sa vie, à partir de ses propres limites, et non plus en vue d'une plus-value d'ordre économique. Définir les projets dans une durée déterminée peut revenir à défier le temps d'une trajectoire de vie en y inscrivant sa propre conception du temps. Ricoeur (1988: 166) écrit: «L'idée-limite clairement posée serait ici celle d'un individu qui ne serait

pas l'individuation secondaire d'une forme, d'un type, d'une essence primaire, mais celle d'un individu qui "s'individue" lui-même en choisissant à chaque instant son existence; selon la formule contemporaine: l'existence prime l'essence.» L'acteur peut alors consciemment situer les limites des projets qui se succèdent pour avoir, au gré de ses choix, «prise» sur son existence. Mais il peut aussi vouloir braver toute idée-limite, de la rationalité, du calcul, du rapport entre les choses, via la pensée, par l'attention qu'il peut apporter aux circonstances, en produisant un temps «suspendu».

S'approprier une limite pour donner du sens à son existence

Pour individualiser son existence, l'acteur «conscientise» d'abord sa temporalité. En individualisant sa temporalité, il s'écarte (sciemment) de la temporalité commune du groupe. Delphine (38 ans, célibataire vivant seule, comédienne) raconte par exemple qu'elle s'est sentie en décalage temporel par rapport au temps qui semble rythmer «normalement» le déroulement d'une vie. Elle déclare: «tout a été très tard dans ma vie [...] ma puberté tardive, ma première relation tardive, mon choix professionnel tardif, ma prise de conscience d'un désir d'enfant tardive». Delphine ne se retrouve pas dans les repères temporels qui marquent, selon elle, le déroulement «normal» d'une existence, elle en tire d'ailleurs toute son originalité. Elle élabore ainsi sa propre temporalité. S'approprier son existence, cela peut être s'approprier la limite de son existence, mais c'est sans doute aussi s'approprier des expériences de vie, via des limites successives que l'on se serait fixées et qui sortiraient d'une certaine conformité de vie. Le

témoignage de Delphine sur ses premières expériences amoureuses paraît également dans ce sens extrêmement intéressant. Elle raconte: «j'avais 23 ans à mon premier amour [...] qui, en fait, a été deux amours presque en même temps [...] et j'ai privilégié [...] un amour impossible, parce que c'était un homme marié et je savais parfaitement, il me l'avait dit, qu'il ne divorcerait jamais, parce que ce n'était même pas envisageable du pays d'où il venait... et donc, j'ai privilégié un amour impossible, par rapport à un amour qui peut-être aurait été possible [...] C'était une histoire très, très forte parce qu'on savait parfaitement, l'un et l'autre, qu'on vivait une année d'amour, vouée à la séparation, on le savait dès le départ... donc il y avait un côté forcément passionnel». Delphine privilégiera un amour dont la fin est annoncée et acceptée dès le début. Elle génère ce qui apparaît comme les conditions temporelles de son épiphanie (Denzin, 1989). Ce rapport temporel au couple se retrouve dans la suite du parcours amoureux de Delphine, via une succession rapide d'histoires de couple, où les débuts et les fins s'entremêlent. La mort du couple paraît lui garantir une certaine réalité et existence de vie. «Je voulais vivre, c'est pourquoi je devais mourir», écrit Nietzsche. Contrairement au modèle précédent, où les événements sont planifiés pour que soit maximisée leur rentabilité les uns par rapport aux autres, c'est l'intensité immédiate de l'événement qui semble recherchée dans ce rapport au temps et à l'événement. La rentabilité doit être immédiate.

L'idée-limite peut se retrouver dans des actes, mais elle peut aussi se situer au niveau de la pensée en permettant à l'acteur, lorsqu'il sou-

tient une situation par son attention, de ne pas la subir. Lorsque l'acteur cherche à donner du sens à sa vie, à « consommer sa propre vie » (Morin, 1962: 208), il peut chercher à frôler sans cesse des « petites morts », en flirtant avec des limites qu'il aurait lui-même « légitimées ». Mais il peut aussi, par la pensée, redéfinir le contour de son existence.

Avec le témoignage de Sonia (44 ans, célibataire vivant seule, étudiante) devient perceptible la pensée comme moyen de contrôle de l'existence. En abordant la manière dont elle a vécu et appréhendé ses expériences amoureuses, Sonia nous révèle tout d'abord qu'elle a cherché dans un premier temps à maîtriser sa vie par l'intermédiaire d'expériences « compliquées » et successives. Par la suite, après une période de chômage inattendue, elle décide de « réorienter » sa vie. Elle raconte : « je me suis demandé si j'allais continuer, disons, dans le rythme que j'avais, ou si j'allais faire peut-être autre chose, et comme j'étais motivée par la foi, j'ai prié pour ça et je me suis donc dirigée vers un institut biblique que j'ai fait à Rome ». Le chômage pour Sonia, en interrompant le rythme de son existence, l'a resituée vis-à-vis d'elle-même, et se présente comme

un événement réflexif sur le sens de son existence. Elle réorganise alors son existence, non comme Delphine par l'enchaînement des événements-limites qu'elle aurait elle-même organisés, mais en niant toute limite par l'attention portée aux différentes situations, attention qu'elle associe à la foi, probablement pour trouver du sens à son existence. Dans son rapport à Dieu, Sonia semble chercher un « lien de vie », hors temps. À travers sa foi, elle espère redevenir maîtresse de son existence, et ne plus être dépendante du temps de la rentabilité. Faire succéder les expériences-limites ou nier toute limite « concrète » revient à refuser un temps continu et irréversible, une temporalité de l'extérieur. L'acteur en quête du sens de son existence choisit sa limite, qui se présente alors comme temps de sens dans lequel se vit un continuel présent. Il produit un temps suspendu. C'est ce que Ricoeur (1988: 48) désigne comme le « futur visé [qui] n'est pas astreint à l'ordre continu et réversible du temps vécu : de projet en projet je bondis par-dessus des temps morts ; je reviens sur des moments antérieurs [...] ; pose des fins avant les moyens qui les précèdent ». Ou ce que Maffesoli (1998: 110) appréhende comme « le temps qui passe dans un éternel retour du même ». Mais redéfinir la limite de son existence, c'est aussi redéfinir la durée, qui semble alors pouvoir être « reconceptualisée », tout autant que la vitesse.

Utiliser la durée pour tester sa liberté

Le temps est l'événement qui nous arrive, mais c'est aussi « la durée que nous sommes » (Ricoeur, 1988: 425). Le changement ou l'attention portée à tout contexte peu-

vent permettre de « casser » le rythme qui relie l'acteur au caractère inexorable du temps qu'il subit. « Jouer » avec la durée, c'est « risquer », c'est « oser » modifier le déroulement de choix « cohérents », c'est refuser l'assurance d'une vie « trop » mesurée. Risquer, c'est aussi se libérer de la rationalisation du cours de son existence.

Après s'être occupée plusieurs années de l'organisation de compagnies théâtrales, Delphine décide de changer de métier en devenant comédienne. À travers son choix professionnel, Delphine semble ainsi également chercher à se libérer de toute contrainte professionnelle extérieure, c'est elle qui décide et c'est elle qui rythme son existence. Sonia a aussi, en réorganisant son existence, redéfini le rythme de sa vie. Elle explique par exemple comment son expérience spirituelle a eu des répercussions sur ses rencontres :

De par la foi, les possibilités de rencontres ne se sont plus représentées [...] ça a même freiné [...] mais à la limite, même s'il devait y avoir des années de perdues pour moi, elles seraient bien vite rattrapées.

Sonia, après avoir ralenti l'occurrence de certains événements, signale pouvoir les accélérer jusqu'à rattraper les années. Elle cherche ainsi à s'approprier le rythme de son existence et affirme :

Je pense que s'attacher au temps qui passe, pour moi, c'est une mauvaise notion, parce que 20-22 ans, c'est une minute par rapport à l'éternité, or nous sommes des gens éternels, finalement [...] un temps très prolongé peut donner un excellent résultat sur peu de temps [...], si vous regardez une maladie, elle a toujours une période d'incubation, pourquoi est-ce qu'un germe ne se déclare pas tout de suite, hein, je crois que des fois des

choses qui prennent beaucoup de temps, qui sont euh... très insidieuses, où on a l'impression qu'il ne se passe rien, c'est là qu'il se passe beaucoup de choses.

En «gérant» sa durée, Sonia cherche à maîtriser le temps de son existence. Elle cherche à «contrôler» sa vie en se libérant de la contrainte du temps qui passe dans une forme d'attente mûrissante. L'acte qui suit peut se présenter alors comme un «acte de maturation» d'un débat intérieur. La durée peut être utilisée pour affirmer une certaine liberté par rapport à sa condition humaine, mais la liberté semble aussi s'affirmer dans un acte. Un peu comme un acte de vie, car, à l'image d'«une maladie» qui se déclare, elle peut, dans une certaine mesure, faire re-jaillir la vie.

Une affirmation de sa liberté dans un acte social choisi et déterminé

Si la durée peut se présenter comme mode d'affirmation de soi tout autant que comme moyen de réflexivité, l'événement peut paraître tout aussi important dans l'existence de l'acteur, notamment en tant qu'«acte-repère» et «acte-inaugural». Pour Sonia, par exemple, le mariage se présente comme l'aboutissement d'un processus personnel, mais aussi comme l'événement à partir duquel peut jaillir une nouvelle visée, un nouveau pro-jet. Lorsque Sonia aborde son histoire dans son rapport au couple, elle déclare: «maintenant elles [des rencontres] pourraient se représenter [...] je considère que c'est une expérience que j'ai à faire... ces derniers temps, oui, j'ai eu cette impression que j'avais encore à faire cette expérience, c'était quelque chose que j'avais encore à faire en moi et même au niveau de la foi». Sonia se dit prête

«maintenant» à vivre une expérience de couple. Après environ vingt années d'attente, de «réflexion» (de «période d'incubation»), plus aucun signe d'hésitation ne transparaît. Sonia paraît décidée à vivre l'événement du mariage pour ce qu'il est pour elle, mais aussi pour s'ouvrir à autre chose. Le mariage constitue pour Sonia l'événement, comme le dit encore Ricoeur (1988: 157), «à faire par moi dans l'avenir». Elle affirme d'ailleurs encore: «si tout cela aboutissait à un mariage, je dirais que tout mon parcours a été merveilleux, parce qu'au fond il a été d'une maturation d'un phénomène pour arriver à être capable d'entrer dans le mariage [...] et je pense rétrospectivement que j'ai pas eu l'impression d'avoir perdu mon temps en rien [...], l'attente c'est quelque chose de très difficile pour une personne mais d'un autre côté ça mûrit une personne... donc, je pense, tout ce cheminement que j'ai eu me permet aussi une certaine maturité dans le mariage». Le mariage se présente simultanément comme «l'acte fruit mûr» et comme un «événement-passage». Après avoir porté son attention «en soi», Sonia veut la poursuivre dans l'action et la reconnaissance extérieure. C'est par «un» mariage que Sonia pourra considérer son parcours comme «merveilleux», réussi et c'est en entrant «dans» le mariage, qu'elle pourra s'élancer. Le mariage s'inscrit dans le parcours de Sonia comme un événement pour une concrétisation d'elle-même, il est «jet de soi en avant de soi-même» (Ricoeur, 1988: 153).

Certains événements peuvent aussi se présenter comme discontinus dans un rapport au temps atemporel. C'est le cas par exemple de l'«événement-désir d'enfant» dans le parcours de Delphine. Le désir d'enfant, Delphine ne l'éprouve pas

vraiment avant son trente-quatrième anniversaire, comme elle le raconte: «j'ai jamais voulu avoir un enfant avec un homme jusqu'à l'âge de 34 ans [...], c'est venu, mais alors, je sais très précisément, à l'âge de 34 ans, à mon anniversaire de mes 34 ans... c'est extrêmement lié à l'âge, au chiffre 34 parce que j'ai pris conscience de mon âge, du temps qui passait». Contrairement au témoignage de Sonia, où le mariage est apparu comme un événement mûri de l'«intérieur», le désir d'enfant de Delphine paraît venir de l'«extérieur». C'est un repère symbolique porté par l'âge qui éveille en elle, en effet, ce désir et qui est d'ailleurs clairement délimité, jusqu'à s'affirmer ensuite de manière «catégorique». L'affirmation de ce désir s'observe aussi au niveau du rapport au projet, du rapport à soi et du rapport aux motifs. Il imbibe peu à peu catégoriquement et entièrement l'existence de Delphine.

Si Delphine prend la décision de quitter son compagnon parce qu'il ne souhaitait pas d'enfant, cette décision sera prise après plusieurs années de réflexion. Après une période d'indétermination, Delphine «se libère» et affirme sa détermination à avoir un enfant. À partir de ce moment-là, le projet d'enfant devient un impératif. Elle affirme: «maintenant je sais que j'ai un désir d'enfant très fort et que effectivement, je sais aujourd'hui que je suis prête à avoir un enfant toute seule». Son projet est affirmé catégoriquement et sa préférence est consacrée sans retour. Delphine s'identifie pleinement à son projet de telle sorte qu'il n'est plus envisageable pour elle qu'une femme puisse volontairement décider de ne pas avoir un enfant («j'arrive pas à imaginer»). Elle est son projet, tandis que la constellation des

motifs apparaît fixée dans son ordre définitif («bébé dans mes bras», «donner la tétée», «tous les stades: la maternelle, l'école primaire», «les petits enfants»). Enfin, l'enfant paraît se présenter dans son histoire comme «présent» («j'ai envie de transmettre des choses») et «futur» («je m'imagine avec des petits-enfants», «transmettre quelque chose à un être humain qui va grandir après moi»). Il lui permet de vivre et de perdurer, il lui permet de nier le temps qui passe.

En portant l'attention aux différentes situations pour en nier toute limite ou en faisant succéder des limites, cela revient à vivre un présent continu et continué, individualisé, où la durée fluctue en fonction du rythme imposé par l'acteur. Les événements familiaux peuvent se lire dans un parcours aux limites «contrôlées», notamment par la succession d'histoires successives. L'acteur cherche ainsi à maîtriser sa vie, sans limite, en dehors de tout automatisme, où le choix de l'événement paraît se présenter comme une création de valeurs. Le choix s'élabore et se fonde sur les propres motivations de l'acteur par rapport à ses valeurs personnelles. Il détermine ainsi son temps, en délimitant le

début et la fin d'une histoire et par le rythme qu'il lui impose. L'acteur «est», de par sa propre histoire. Le choix de l'événement familial, ou autre, appelle une initiative et une invention personnelles. Cette temporalité paraît pouvoir s'inscrire dans un degré d'individualisation avancé, qui caractérise finalement l'individu contemporain. Les différences entre les sexes paraissent, en outre, peu marquées dans ce rapport à l'existence. La femme semble moins se situer par rapport à son partenaire, et à un rôle traditionnellement assigné aux femmes, que par rapport à elle-même. Cette individualisation paraît enfin devoir se confirmer à travers un événement socialement reconnu, mais choisi, qu'il s'agisse du mariage ou de l'enfant.

Conclusion

Différents parcours familiaux viennent d'être appréhendés à partir de trois types d'appartenance temporelle. Tout d'abord, les parcours où le temps collectif est dominant: ils se constituent dans la continuité des valeurs du groupe social d'appartenance. Les événements se suivent, «tenus» par les contraintes acceptées, voire revendiquées du groupe, et le mariage apparaît comme l'événement-phare de ce parcours. Le temps collectif est privilégié par rapport au temps du sujet. C'est le temps de la tradition et de la continuité du groupe, où les rôles entre les sexes paraissent également bien délimités. Il a ensuite été observé des parcours où l'acteur prend conscience de sa consistance et de ses marges d'action vis-à-vis de son groupe, à travers ses expériences. En se privatisant, la famille devient, au même titre que d'autres cadres sociaux, un lieu d'expériences où le temps de l'acteur doit pouvoir s'ins-

crire. Le couple permet à l'individu de se situer face à l'autre, en face à face, et l'enfant peut concrétiser par le moment de sa venue le «pouvoir» créateur de ses géniteurs. L'histoire du couple et de l'enfant se constituent conjointement à d'autres projets individuels et familiaux, qui peuvent entrer en concurrence. C'est le temps de la découverte et de la confrontation entre les temporalités sociales et le temps propre de l'acteur. La femme est au cœur de ces changements, entre traditions et valeurs nouvelles, entre rôles traditionnels et nouveaux au sein de son couple. Enfin, des parcours rythmés en fonction de références individuelles, internes, subjectives, ont été distingués. Lorsque l'acteur «écrit» son histoire, «originale», «risquée», les événements familiaux institutionnalisés, tels un mariage ou une naissance, ne sont pas envisagés ni envisageables pour se conformer aux valeurs de son groupe. Le désir d'enfant peut naître d'un désir de perdurer, tandis qu'un mariage peut être souhaité pour concrétiser une démarche initiatique individuelle. Le temps du mariage ou de l'enfant permet à l'individu de reconnaître son cheminement personnel en accédant à une dimension sociale.

Ce travail devrait être poursuivi en cernant les comportements familiaux au travers des récits de vie des deux partenaires, afin d'appréhender les stratégies de gestion des comportements au sein des couples. Il pourrait également être approfondi en essayant de cerner ce qui se transmet dans les pratiques conjugales et familiales entre générations, mais aussi ce qui change et les raisons de ces évolutions. Cette typologie temporelle devrait en outre être mise à l'épreuve au niveau d'autres pratiques sociales. Enfin, la question des

prédispositions (caractéristiques sociales, contextes sociaux, représentations collective, etc.) qui conduiraient les individus, voire les couples, à adopter l'un ou l'autre de ces parcours demanderait également à être approfondie. Une approche quantitative par questionnaire permettrait, en définitive, de valider à grande échelle les modèles temporels qui viennent d'être mis en place, et contribuerait ainsi à une approche prospective des phénomènes sociaux en cours et en gestation.

Laurence Charton
Université Marc Bloch, Strasbourg

Note

- ¹ Cette limite biologique existe aussi pour les hommes mais est moins clairement délimitée et conscientisée.

Bibliographie

- ARON, Raymond. 1938. *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*. Paris, Gallimard.
- BACHELARD, Gaston. 1992 [1931]. *L'intuition de l'instant*. Paris, Stock.
- BERTAUX, Daniel. 1980. «L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités», *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX: 197-225.
- BESSIN, Marc. 1994. «Les seuils d'âge à l'épreuve de la flexibilité temporelle», dans *Le Temps et la démographie. Chaire Quételet 1993*. Louvain-la-Neuve, Academia/l'Harmattan: 219-230.
- CASTEL, Robert. 1995. *Les métaphores de la question sociale. Une chronique du salariat*. Paris, Fayard.

- CHARTON, Laurence. 2003. *Calendriers familiaux et rapport au temps. La diversification des comportements et des parcours familiaux en Europe*. Strasbourg, Université Marc Bloch, thèse en sciences sociales, 546 p.

- DELEUZE, Gilles, et Félix GUATTARI. 1972. *L'anti-Edipe. Capitalisme et schizophrénie*. Paris, Éd. de Minuit.

- DENZIN, Norman. 1989. *Interpretive Interactionism*. Newbury Park (CA), Sage Publications.

- ELIAS, Norbert. 1973. *La civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy. Trad. (1939) du tome I de *Über den Prozess der Zivilisation*.

- ELIAS, Norbert. 1975. *La dynamique de l'Occident*. Paris, Calmann-Lévy. Trad. (1939) du tome II de *Über den Prozess der Zivilisation*.

- FERRAROTTI, Franco. 1983. *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*. Paris, Méridiens-Klincksieck, 195 p. Trad. (1981) de *Storia e storie di vita*.

- GROSSIN, William. 1996. *Pour une science des temps*. Toulouse, Octarès.

- LESOURD, Francis. 2001. «Le Moi-temps: histoire de vie de formation et écologie temporelle. Points de vue d'un psychologue clinicien», *Temporalistes*, 43: 38-49.

- LEWIS, Jane. 1995. «Égalité, différence et rapports sociaux de sexe dans les États providence du 20^e siècle», dans EPHE-SIA, éd. *La place des femmes: les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. Paris, La Découverte: 407-422.

- MAFFESOLI, Michel. 1998. *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*. Paris, Desclée de Brouwer (1^{re} éd.: Paris, PUF, 1979).

- MORIN, Edgar. 1962. *L'esprit du temps, essai sur la culture de masse*. Paris, Grasset.

- RICOEUR, Paul. 1988 [1950]. *Philosophie de la volonté. I. Le volontaire et l'involontaire*. Paris, Aubier.

- ROUSSEL, Louis. 1989. *La famille incertaine*. Paris, Odile Jacob.

- TAYLOR, Charles. 1998. *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*. Paris.